

A mes deux fils

Les aventures ordinaires de mister Cat

Le vent souffle doucement dans les branches des arbres, les quelques feuilles qui ont survécues à la bise s'accrochent désespérément.

Une petite feuille, affaiblie par le froid, cède d'un coup.

Elle virevolte dans les airs, comme prise dans le jeu d'une dernière danse, avant de venir s'échouer dans une flaque d'eau.

Je m'approche à pas feutrés, m'assois et, assiste à sa lente agonie.

Dans un ballet de soubresauts, elle tente une dernière envolée, ce vent qu'elle redoutait tant tout à l'heure est devenu son meilleur allié, elle tente une dernière échappée, mais les courants d'air sont bien moins forts en bas qu'en haut.

Le jus noirâtre de sa prison fini par avoir raison de ses dernières forces, bientôt, c'est l'immobilité totale, le poids de l'eau a eu raison d'elle, et elle s'enfonce dans cette mare noirâtre qui sera pour elle, à jamais, son tombeau.

Je tréssaille, ce vent humide me transperce à mon tour, de part en part. Je traverse le plus vite possible la voie de la résidence qui sépare en deux les logements de béton, pour me réfugier à l'orée d'un vieux mur, celui qui délimitait jadis le parc d'une superbe propriété ancienne.

De cette époque il ne reste pas grand chose, quelques énormes souches, coupées à ras de terre évoquant les fantômes de superbes arbres. Ceux là même qui devaient autrefois marquer l'entrée de la propriété, et ce vieux mur, mon mur, celui de toutes mes rencontres et escapades.

Tapis dans le feuillage je m'adonne à un de mes jeux favoris, observer le monde en agitation autour de moi.

Une grosse dame, tirée par ses deux chiens passe à deux pas de moi sans me voir, la proximité du danger fait monter en moi une bouffée d'adrénaline. Tous mes muscles se tendent, prêts à une riposte, tandis que mon corps s'affaisse jusqu'à ne plus faire qu'un avec mon plus fidèle refuge, je l'épouse jusqu'à devenir moi même une pierre.

Le danger éloigné, je reprends peu à peu vie, le vieux lierre me serre de cachette, je bouge à peine, on pourrait croire qu'il s'agit du vent. Je suis passé maître dans l'art du camouflage, ce sont des années de jeux intensifs qui ont fait de moi un expert dans cet art.

Je pourrais rester des heures ainsi, à contempler les gouttes d'eau qui viennent frappées les flaques, les bruissements des feuilles entre elles, les gens enfin, qui passent, insensibles à ce que la nature autour de nous peut nous offrir.

J'écoute le chuchotement du vent dans les arbres et je me souviens ...

Le crépitement des bûches qui s'affaissent dans la cheminée.

Dehors, il neige, la nature a revêtu son manteau blanc, je profite d'un moment d'inattention pour me prélasser auprès du feu, je regarde le jeu des flammes qui vient lécher les pierres du fond du foyer.

Je m'approche de la fenêtre et contemple.

Les logements de béton ont disparus, le bitume aussi.

Je contemple le parc, superbe, qui s'offre à moi.

Deux énormes ifs donnent une note bleue-verte à ce paysage immaculé. L'ensemble des autres arbres se détachent, squelettiques, sur un fond blanc.

Le mur est déjà là, un peu plus haut, aucune pierre ne se détache.

Des cris d'enfant viennent interrompre ma contemplation. J'entends des petits pas qui s'approchent avec le bruit si caractéristique qui se produit lorsque nos pas s'enfoncent dans une neige un peu ferme.

La porte s'ouvre, une petite fille aux longs cheveux fait irruption dans la pièce, avec la vivacité qu'on les enfants, elle se débarrasse de sa capeline en un tour de main, jette ses moufles en peau à sur le sol et elle court vers moi.

Une vague de bonheur intense me submerge alors, je glisse ma tête dans ses petites mains froides qu'elle tente de réchauffer à mon contact. Ces retrouvailles sont un pur moment de bonheur partagé.

Ma petite maîtresse se confie alors à moi, elle me serre de toute force, nous rapproche du feu qui crépite, puis pose sa tête contre moi, le monde n'appartient alors plus qu'à nous deux.

Une goutte d'eau, puis deux et trois me sortent de mes rêves, il est grand temps de trouver refuge ailleurs, si je ne veux pas ressembler à cette petite feuille morte de tout à l'heure ...

J'ai en horreur le fait d'être mouillé, autant j'aime bien contempler le manège incessant des gens s'agitant sous la pluie, ou encore, le jeu de ces petites rivières qui courent sur les vitres des fenêtres, autant en être l'acteur ne m'amuse pas du tout!

je n'arrive d'ailleurs pas à comprendre pourquoi cela existe, si j'avais à choisir, sûr, je passerai seulement mes journées, inondé de soleil.

Un tel paradis doit bien existé, une vieille légende affirme qu'à l'aube des temps, nous vivions dans un monde où la pluie n'existait pas, on affirme aussi qu'à cette époque la vie était aussi douce que mille caresses, et que nous étions tous égaux.

Moi je sais que dans toute légende il y a une part de vérité ...

Je prends mon élan et bondit sur l'appui en ciment de la fenêtre, qui est restée entre-ouverte.

Je pénètre à l'intérieur de l'appartement en la poussant de la tête. Je m'installe alors au creux du lit, dans la chambre et commence la toilette des grands jours.

Il faut remettre tout cela en ordre avant d'entamer un sommeil langoureux.

Ma petite maîtresse m'a coiffé d'un bonnet en dentelle, habituellement réservé à ses baigneurs.

Bien que le jeu ne me réjouisse pas beaucoup, je me laisse faire.

Je sais que bientôt j'aurai le privilège de m'installer dans le couffin, qui est assez confortable ...

Tout cela est entre nous, l'accès des chambres m'étant interdit, je sais que ma présence ici dépend de notre discrétion.

J'ai toujours aimé braver les interdits ... et je sais aussi que, ma petite maîtresse, bientôt lassée de ces jeux, ne fera bientôt plus attention à moi et je pourrai filer discrètement par la porte, laissée ouverte, en direction de la cuisine, où mille petits trésors m'attendent ...

... mais la séance de pouponnage s'éternise, elle envisage maintenant de m'enfiler une brassière, ma patience à ses limites et d'un coup de reins je m'échappe de ses petits bras, file par la porte et dévale l'escalier vers la cuisine.

Il va falloir jouer de prudence maintenant, la porte est fermée, ce n'est pas un problème, je m'approche de celle-ci et écoute.

Rien, le silence est total, on ne doit pas avoir commencé le dîner pour le soir.

Je prends alors mon élan, et bondit sur la poignée de la porte, qui au bout de trois tentatives cède.

Un chapelet de saucisses m'attend, pendu dans la cheminée, je prospecte rapidement sur la table à la recherche d'autres trésors, rien de très intéressant, une grosse miché de pain emballée dans un torchon, mais les restes du midi attisent mes papilles, parmi les miettes et les traces de vin je tombe sur des restes de beurre.

Je lèche tout ce que je peux mais cela n'a fait qu'attiser mon appétit.

J'ai le ventre creux, mon dernier repas remonte au matin.

Tout va alors très vite, je bondis sur le chapelet de saucisses, le fait tomber et me rassasie.

Je sais que je dois faire vite, on peut surgir à tout moment, et si on me prend la main dans le sac, la punition sera rude.

Ma gourmandise l'emporte pourtant sur la raison et je n'ai le temps que de me glisser sous la table lorsque j'entends des cris stridents suivis

d'une série de jurons car l'on vient de découvrir le désastre.

Un balai à la main voilà qui se lance à ma poursuite, je m'engouffre à toute vitesse dans le vestibule, à la recherche d'une issue.

Me voilà fait comme un rat, la porte de la salle à manger est fermée.

Il ne reste plus que l'étage, elle a anticipé ma fuite et est postée telle un géant de pierre, en bas de l'escalier, le balai au dessus d'elle, prête à me transformer en chair à saucisses pour remplacer celles que j'ai dévoré.

Je tente alors le tout pour le tout, prend appui sur la rampe et je bondis directement au premier étage où je sais que la fuite sera tout aussi difficile.

Ma petite maîtresse à bien entendu le refus, mais elle sait quelle punition l'attend, elle reste donc cloîtrée dans sa chambre, sa poupée et ses deux baigneurs m'ayant remplacé.

Me voilà donc seul devant le danger, au milieu d'un couloir qui se finit en cul de sac, toutes les portes des chambres sont fermées.

Mon cœur bat la chamade, tous mes sens sont en alerte, je me sens à la fois en danger mais aussi un peu grisé par celui-ci.

Par chance, ma poursuivante n'est pas très rapide, et j'ai pris de l'avance dans l'escalier.

Un courant d'air frais m'indique alors la voie à suivre, chemin vers la liberté.

Une fenêtre, entrouverte, va me permettre une belle échappée, ce n'ai pas encore cette fois que l'on me transformera en chapelet de saucisses.

C'est haut, mais le vide de me fait pas peur.

Le froid me saisi sur le rebord de la fenêtre, je m'agrippe à la corniche de pierre et me concentre un instant sur mon saut, dépasser le vide, juste au moment où la fenêtre s'ouvre, vite...

La branche d'un des grands cyprès amortie ma chute, me voici sauvé !

Le vent c'est désormais levé, jetant des feuilles mortes en tout sens, le clapotis des gouttes de pluie qui frappe la vitre de la fenêtre a eu raison de mon sommeil.

Mes maîtres toujours absents, j'en profite pour faire un tour dans l'autre pièce. Le long de la kitchenette se trouve ma gamelle de croquettes et un bol d'eau. J'en croque quelques unes par habitude mais sans grande motivation, cela va faire bientôt cinq longues années que je dois subir le même régime alimentaire, les même croquettes au même parfum de viande aromatisée, ah ... Quelle lassitude !

Heureusement la nuit venue je m'autorise quelques écarts dans les poubelles du quartier ! Aaah ! si mes bons maîtres savaient ce que l'on peut trouver comme trésors gastronomiques dans cet endroit, ils ne s'y rendraient plus d'un pas aussi pressé, le visage pincé, mais prendrait le

temps de flâner, humer toutes ses odeurs fortes et alléchantes,
merveilles de notre société ...

j'en salive rien qu'à l'évocation de ce paradis humain ...

Tous droits réservés, Hélène Delaunay, écrite en 2007, corrigée et
publiée le 15/12/2015.